



Le paradoxe de l'abondance

Le passage de la pénurie à l'abondance constitue l'un des changements les plus profonds de l'histoire de l'humanité. Les attentes, l'expansion du crédit et la spéculation érodent insidieusement les fondements sur lesquels repose la véritable richesse.

Anthony Deden

mar. 05 mai 2026

Au début des années 1960, alors que j'étais en CE2 dans une école primaire d'Athènes, un événement en apparence anodin s'est gravé dans ma mémoire. Ce jour-là, le professeur nous a annoncé que nous allions recevoir un visiteur. Peu après, un homme bien habillé est entré dans la classe, une petite mallette à la main. Nous avons appris qu'il était le directeur local de la caisse d'épargne postale, et son objectif était simple : venir parler à une classe d'enfants de l'importance de mettre de l'argent de côté.

Il a parlé de patience, de mettre de côté de petites sommes, et de la sérénité que l'épargne pouvait apporter au fil du temps. À la fin de sa visite, il a remis à chaque enfant une petite tirelire en métal à emporter chez soi — une tirelire qui ne pouvait s'ouvrir qu'à la poste, où la clé était gardée. Le geste était modeste, mais la leçon, elle, était sans équivoque. L'épargne n'était pas simplement une pratique financière : c'était une question de caractère. On apprenait à résister à la tentation du moment pour construire quelque chose de mieux pour l'avenir.

Avec le recul, il est frappant de constater à quel point cette petite leçon semble aujourd'hui éloignée de la culture économique du monde occidental moderne. L'idée qu'un fonctionnaire puisse se rendre dans une classe pour encourager les enfants à épargner semble désormais presque désuète. À bien des égards, la vertu de l'épargne semble avoir disparu du cœur de la vie économique.

Pourtant, pendant la majeure partie de l'histoire humaine, le problème économique central était la rareté. Les sociétés peinaient à produire suffisamment de nourriture, de logements et de biens pour subvenir à leurs besoins. Dans de telles conditions, la survie reposait sur des habitudes d'économie, de discipline et de retenue. L'épargne avait une signification morale : elle reconnaissait que l'avenir était incertain et que les ressources étaient limitées. Les notions de prudence, de patience et de gestion avisée découlaient naturellement de cette réalité. Telles étaient les vertus que l'on associait à la vie économique.

L'avènement de la société industrielle moderne a transformé cette situation d'une manière que les générations précédentes auraient eu peine à imaginer. L'innovation technologique, la production à grande échelle et l'organisation du travail industriel ont considérablement accru les capacités productives des économies avancées. Dans des pays comme les États-Unis, le problème a progressivement cessé d'être de savoir comment produire suffisamment. L'économie s'est mise à produire bien plus de biens que ce qu'exigeait la simple survie. Pour la première fois dans l'histoire, c'est l'abondance, et non plus la rareté, qui semblait définir l'environnement économique.

Cette transformation a bouleversé bien plus que la production. Lorsque la prospérité devient courante, les gens commencent à supposer qu'elle se poursuivra indéfiniment. Les ralentissements économiques, autrefois acceptés comme faisant partie du rythme naturel de la vie économique, commencent à paraître intolérables et les gouvernements subissent des pressions pour préserver la stabilité et soutenir la croissance, même lorsque les conditions économiques exigeraient normalement un ajustement.

En réponse à ces attentes, les décideurs politiques recourent de plus en plus à des outils monétaires et financiers pour soutenir l'expansion économique. Le crédit est assoupli, les taux d'intérêt ajustés, et les systèmes financiers orientés vers le soutien de la demande. Ces politiques peuvent favoriser la prospérité à court terme, mais elles risquent à long terme d'introduire de nouvelles formes d'instabilité — notamment dans la valeur de la monnaie elle-même.

C'est là que réside le paradoxe de l'abondance. Le succès de la civilisation industrielle crée des attentes qui encouragent des politiques susceptibles d'affaiblir les fondements mêmes de la stabilité à long terme. Une fois atteinte, la prospérité génère des pressions qui la rendent de plus en plus difficile à préserver.

De la pénurie à l'abondance

Pour mesurer la profondeur de cette transformation, il faut rappeler à quel point l'abondance est inhabituelle d'un point de vue historique. Pendant des siècles entiers, la vie économique était soumise à de fortes contraintes matérielles. La productivité agricole était modeste, les progrès technologiques lents, et la frontière entre la suffisance et la précarité, ténue. La plupart des gens vivaient au bord du minimum vital.

Dans de telles conditions, la culture économique mettait l'accent sur la prudence et la prévoyance. Les familles stockaient des céréales en prévision de pénuries futures, accumulaient de modestes économies lorsque cela était possible et abordaient l'endettement avec une grande prudence. Les vertus économiques qui se sont développées dans un contexte de pénurie — la prudence, l'économie et la modération — constituaient des réponses pratiques aux incertitudes de la vie.

La révolution industrielle a radicalement transformé cet environnement. La mécanisation a décuplé la productivité humaine. Les réseaux de transport ont intégré les économies régionales aux marchés nationaux. Les usines produisaient des biens en quantités que les générations précédentes auraient jugées inimaginables. À mesure que la production augmentait, le principal défi économique s'est progressivement déplacé.

Le problème n'était plus simplement de produire suffisamment. Il s'agissait désormais de s'assurer que ces biens trouveraient preneurs. Car lorsque la production croît plus vite que la consommation, la stabilité du système économique commence à dépendre du maintien de la demande.

Ce changement a eu de profondes conséquences culturelles. Dans une société façonnée par l'abondance, la consommation devient une activité économique centrale plutôt qu'un résultat secondaire de la production. La vitalité économique ne se mesure pas seulement à ce qui est produit, mais aussi à la rapidité avec laquelle les biens circulent sur le marché. La participation à la consommation devient un signe de bonne santé économique.

Une telle transformation représente plus qu'un simple changement économique. Elle marque un tournant civilisationnel. Les habitudes et les croyances forgées dans un contexte de pénurie ne disparaissent pas immédiatement, mais elles perdent progressivement leur rôle central dans le façonnement des comportements. À mesure que la prospérité devient l'état naturel des choses, le cadre moral qui s'est développé sous la contrainte de la rareté commence à s'effriter.

Quand la prospérité devient une attente

L'abondance remodèle la façon dont les individus et les sociétés envisagent la vie économique. Les attentes s'adaptent à l'environnement dans lequel les gens vivent. Dans un monde défini par la pénurie, les gens partent du principe que les ressources sont limitées et incertaines. Dans un monde défini par l'abondance, ils commencent à supposer que la prospérité va perdurer.

Ce changement d'attentes rend les fluctuations économiques plus difficiles à tolérer. Les récessions et les ralentissements, autrefois considérés comme des ajustements normaux, apparaissent désormais comme des échecs de gestion. Le public commence à attendre des gouvernements et des autorités économiques qu'ils préviennent les perturbations graves et maintiennent la stabilité.

L'abondance modifie également le ton moral de la vie économique. Dans les cultures économiques antérieures façonnées par la pénurie, l'épargne était considérée comme une nécessité pratique. Lorsque les biens et les revenus semblent abondants, cependant, l'urgence de l'épargne diminue. La consommation prend une importance sociale accrue. Les dépenses sont associées à la vitalité économique, tandis que l'épargne peut sembler passive, voire contre-productive.

Au fil du temps, ce glissement peut subtilement inverser l'accent moral mis sur le comportement économique. Alors que les générations précédentes admiraient la retenue et l'accumulation, les sociétés modernes récompensent souvent la participation à la circulation croissante des biens et des capitaux. La réussite économique est de plus en plus associée à l'activité sur les marchés plutôt qu'à la préservation discrète des réserves.

Ces changements d'attitude sont graduels mais puissants. Lorsque la prospérité semble normale, les gens peuvent perdre de vue la discipline nécessaire pour la maintenir. Le système économique commence à reposer non seulement sur la production, mais aussi sur l'espoir que la prospérité se poursuivra.

Ces attentes ne se limitent pas aux attitudes individuelles : elles pèsent également sur la politique, dans la mesure où celle-ci est appelée à préserver les conditions désormais considérées comme normales. À mesure que les attentes évoluent, les gouvernements s'adaptent. Ils subissent de fortes pressions pour réduire le chômage, prévenir les crises financières et maintenir une croissance stable — et les outils auxquels ils recourent à cette fin relèvent de plus en plus du système financier et monétaire.

Les systèmes bancaires modernes permettent d'étendre le crédit au-delà des limites imposées par l'épargne existante. En abaissant les taux d'intérêt ou en augmentant la masse monétaire, les décideurs peuvent encourager l'emprunt, l'investissement et la dépense. À court terme, ces mesures peuvent stimuler l'activité économique et atténuer l'impact des ralentissements.

Lorsque la croissance dépend fortement du crédit, les structures financières deviennent progressivement plus fragiles. La dette s'accumule, les prix des actifs augmentent et les anticipations de croissance future s'ancrent dans les marchés financiers.

En conséquence, la politique monétaire joue un rôle de plus en plus central dans la vie économique. Les marchés financiers deviennent sensibles aux signaux politiques, et la stabilité économique est étroitement liée aux décisions des autorités centrales. Ce qui a commencé par des interventions ponctuelles peut progressivement évoluer vers un système dans lequel la prospérité continue semble dépendre d'un soutien monétaire permanent.

Ces dynamiques ne fonctionnent pas de manière isolée. Dans le cas des États-Unis, elles sont renforcées par la structure du système monétaire international. En tant que principale monnaie de réserve et d'échange au monde, le dollar est détenu en quantités considérables par les gouvernements étrangers, les banques centrales et les institutions financières. Lorsque les États-Unis augmentent le crédit ou la masse monétaire, une part importante de cette liquidité ne reste pas dans l'économie nationale mais s'écoule vers l'extérieur par le biais des déficits commerciaux et des marchés de capitaux internationaux. Les institutions étrangères accumulent ces dollars sous forme de réserves ou les investissent dans des actifs financiers américains. De cette manière, le système monétaire international absorbe une

partie de la pression inflationniste créée par l'expansion monétaire américaine, ce qui permet aux politiques susceptibles de déstabiliser les petites économies de perdurer plus longtemps dans le cas américain.

L'érosion silencieuse de la monnaie

Au fil du temps, les effets à long terme d'une expansion soutenue du crédit commencent à se manifester. L'un des plus significatifs est l'érosion progressive du pouvoir d'achat de la monnaie. Lorsque la masse monétaire croît plus vite que la production de biens et de services, les prix ont tendance à augmenter. L'inflation peut progresser lentement, mais ses effets cumulés peuvent être considérables.

Pour les particuliers qui détiennent leur patrimoine principalement sous forme monétaire, l'inflation fonctionne comme un transfert caché de richesse. La valeur nominale de l'épargne peut rester inchangée, mais son pouvoir d'achat diminue d'année en année.

L'expansion du crédit se répercute également sur les différentes classes d'actifs. Les nouveaux crédits affluent souvent d'abord vers les marchés financiers, faisant grimper les prix des actions, de l'immobilier et d'autres actifs d'investissement. Cette hausse peut à son tour encourager de nouveaux emprunts et la spéculation, renforçant ainsi la dynamique haussière.

De telles dynamiques produisent fréquemment des cycles d'expansion et de correction, comme on le voit dans les bulles immobilières, les hausses et les effondrements boursiers et les périodes inflationnistes. Lorsque la confiance s'affaiblit ou que les conditions monétaires changent, les prix des actifs peuvent subir une forte correction. Les systèmes fondés sur l'expansion du crédit peuvent donc connaître des périodes d'instabilité même après de longues phases de croissance.

Une expansion monétaire persistante affecte plus que le pouvoir d'achat de la monnaie. Elle remodèle également la façon dont les investisseurs appréhendent la richesse elle-même. Lorsque l'expansion du crédit fait grimper les prix des actifs de manière répétée, les marchés financiers commencent à donner l'illusion de gains en capital sans effort. Les actions montent, l'immobilier prend de la valeur et les portefeuilles financiers s'étoffent, même sans amélioration correspondante de l'activité productive. Lorsque les plus-values semblent faciles et persistantes, les investisseurs oublient peu à peu que la richesse est créée par la production plutôt que sur les marchés financiers. [\[1\]](#)

Dans un tel environnement, il devient tentant de croire que la rareté elle-même a été surmontée non pas par la production, mais par l'expansion de la monnaie et du crédit. Si les créances financières peuvent être multipliées et que la valeur des actifs continue de progresser, la prospérité commence à sembler être quelque chose que l'on peut entretenir par des moyens purement monétaires. Pourtant, cette croyance repose sur des fondements fragiles. Si l'argent seul suffisait à créer de la richesse, il serait difficile d'expliquer pourquoi les épisodes d'expansion monétaire extrême ont si souvent abouti non à une prospérité durable, mais à un effondrement économique.

Au fil du temps, cet environnement peut altérer la psychologie des investisseurs. Plutôt que de voir les marchés comme des mécanismes d'allocation du capital vers des entreprises productives, nombre d'acteurs — entrepreneurs comme investisseurs — en viennent à les considérer principalement comme des arènes de hausse des prix. La richesse semble alors provenir de l'évolution des prix des actifs plutôt que de la productivité réelle des entreprises et des secteurs économiques.

Ce glissement a des conséquences importantes pour la discipline de l'investissement. Traditionnellement, investir avec succès exigeait une évaluation minutieuse des fondamentaux : qualité de la gestion, productivité du capital, solidité des bénéfices et perspectives à long terme de l'entreprise. Un tel jugement supposait de la patience et la capacité à distinguer la valeur réelle de la spéculation passagère.

Dans un environnement dominé par la hausse des prix des actifs, cependant, ces compétences peuvent progressivement s'atrophier. Lorsque les prix semblent augmenter indépendamment des conditions sous-jacentes, une analyse minutieuse semble superflue. Les investisseurs s'intéressent moins à la manière dont les entreprises créent de la richesse et davantage à la question de savoir si leurs actions vont monter à court terme. L'accent passe de la valeur productive à la dynamique du marché.

À mesure que cette mentalité se répand, le comportement des entreprises commence également à changer. Les dirigeants comprennent de plus en plus que leur succès ne sera pas jugé à l'aune de la santé à long terme de leur entreprise, mais de la performance à court terme du cours de leurs actions. Les activités qui font grimper le cours des actions — ingénierie financière, rachats d'actions agressifs ou acquisitions spéculatives — en viennent à dominer la stratégie d'entreprise. Des actions qui auraient autrefois pu être considérées comme imprudentes ou discutables sur le plan éthique peuvent commencer à paraître légitimes tant qu'elles procurent des gains immédiats aux actionnaires.

De cette manière, l'inflation des actifs peut fausser la relation entre la finance et la production. Les marchés financiers, qui servaient autrefois principalement à orienter le capital vers des usages productifs, deviennent de plus en plus des arènes où la richesse semble se créer uniquement par le biais des fluctuations de prix. Il en résulte une érosion progressive de la discipline d'investissement qui reliait autrefois les marchés financiers à l'économie réelle.

Le dilemme de l'épargnant

Dans ce contexte, la situation de l'épargnant devient de plus en plus difficile. La logique traditionnelle de l'épargne part du principe que l'argent conservera sa valeur au fil du temps. Or, l'inflation sape cette hypothèse en réduisant progressivement le pouvoir d'achat.

Les marchés financiers américains étant les plus vastes et les plus liquides au monde, ils constituent le nœud central du système financier mondial. Ainsi, les dynamiques spéculatives qui se développent sur les marchés américains influencent fréquemment les comportements financiers dans l'ensemble de l'économie mondiale.

L'effet est subtil mais puissant. Un épargnant qui accumule une fortune au fil d'années d'efforts minutieux peut découvrir que ces économies lui permettent d'acheter de moins en moins au fil du temps. La perte se produit discrètement, souvent sans la visibilité d'une taxation explicite.

Dans le même temps, l'inflation modifie les incitations. Lorsque l'argent perd de la valeur au fil du temps, les individus peuvent ressentir une pression pour dépenser ou investir rapidement plutôt que de conserver leurs économies sous forme monétaire. L'investissement spéculatif peut sembler plus attrayant que l'accumulation prudente.

Cette évolution peut modifier la culture générale du comportement économique. L'emprunt devient plus attractif lorsque l'inflation réduit le poids réel de la dette, tandis que l'épargne devient moins rémunératrice. Au fil du temps, cette dynamique peut affaiblir les habitudes de prudence qui soutenaient autrefois la stabilité financière.

L'expansion monétaire remodèle également les institutions économiques. À mesure que les gouvernements assument une plus grande responsabilité dans la stabilisation de l'économie, ils mettent en place des organismes, des cadres réglementaires et des outils destinés à piloter les systèmes financiers. Ces

institutions naissent en partie d'une nécessité réelle. Les économies modernes sont complexes, et les turbulences des marchés financiers peuvent avoir des répercussions profondes sur l'emploi et la croissance. Pourtant, cette extension de la gestion économique modifie également la relation entre les marchés et le pouvoir politique.

Les résultats économiques dépendent de plus en plus des décisions politiques. Les investisseurs suivent les banques centrales avec autant d'attention que les marchés eux-mêmes, et les anticipations concernant l'intervention des pouvoirs publics commencent à peser sur les comportements financiers. Le système économique s'enchevêtre avec la décision administrative d'une manière que les générations précédentes auraient trouvée étrange.

Les particuliers ne peuvent pas contrôler la politique monétaire, mais ils peuvent tenter de s'adapter à l'environnement qu'elle crée. L'un des principes les plus importants dans de telles circonstances est la diversification. Concentrer sa fortune sous une seule forme — en particulier une forme étroitement liée à une seule monnaie — peut exposer les épargnants à des risques inutiles.

La détention d'actifs productifs peut offrir une certaine protection contre l'inflation, dans la mesure où les revenus des entreprises tendent à progresser avec les prix. Les actifs tangibles tels que les terrains ou les matières premières peuvent également conserver leur valeur dans certaines conditions.

Dans le même temps, il reste essentiel de maintenir une certaine liquidité. Les crises financières et les événements imprévus exigent de la flexibilité. Un équilibre entre sécurité et adaptabilité est donc crucial pour les individus qui cherchent à protéger leur épargne.

À ce stade, les implications plus profondes de cette transformation commencent à apparaître. Le paradoxe de l'abondance devient plus évident lorsqu'on en examine la dimension morale. La civilisation industrielle a permis une expansion extraordinaire de la puissance productive. Grâce à l'innovation et à l'organisation, les sociétés modernes ont atteint des niveaux de prospérité inconnus dans l'histoire antérieure. Pourtant, ce succès a modifié les attentes d'une manière susceptible de nuire à la stabilité. Lorsque la prospérité devient une attente, les sociétés exigent une protection contre les fluctuations économiques. Les gouvernements réagissent par des politiques visant à préserver la croissance, en s'appuyant souvent sur l'expansion du crédit et l'intervention monétaire.

Ces mesures peuvent soutenir la prospérité à court terme, mais elles peuvent affaiblir la discipline qui sous-tend la stabilité à long terme. L'inflation érode la valeur de la monnaie, les systèmes financiers deviennent de plus en plus dépendants d'une croissance continue, et les vertus économiques que sont la prudence et la modération perdent leur intérêt.

Le paradoxe

La transition de la pénurie à l'abondance représente l'un des changements les plus profonds de l'histoire humaine. La civilisation industrielle a résolu l'ancien problème de la production de biens matériels suffisants pour subvenir aux besoins de l'humanité, et ce faisant, elle a créé une prospérité sans précédent. Pourtant, l'abondance a également modifié nos attentes, nos institutions et nos motivations d'une manière qui a affaibli la discipline économique dont dépend la stabilité à long terme. De plus, l'expansion monétaire, l'inflation des actifs et l'essor des marchés spéculatifs ont transformé le sens même de l'investissement et rogné les récompenses traditionnelles de la prudence et de l'épargne.

De temps à autre, je me souviens de cette visite, dans mon enfance, du représentant de la caisse d'épargne postale, qui se tenait devant une classe d'enfants et parlait de la simple vertu de mettre de côté une petite partie de ce que l'on gagne. Chaque élève recevait une petite tirelire en métal. C'était un objet modeste, mais qui représentait toute une philosophie de la vie économique : la patience, la modération et la foi dans la lente accumulation de valeur.

Plus de soixante ans plus tard, à une époque de plus en plus marquée par des gains financiers rapides et la hausse des prix des actifs, cette petite tirelire semble presque être un vestige d'une autre civilisation. Pourtant, les vertus qu'elle symbolisait pourraient s'avérer plus durables que la prospérité d'une époque qui les a rendues obsolètes.

[1] *Cette idée est contraire à la théorie macroéconomique keynésienne dominante, qui met principalement l'accent sur la demande globale, dont la consommation est la composante principale, en tant que principal moteur de l'activité économique. Selon cette vision, la croissance économique dépend du maintien de niveaux de dépenses suffisants, et les périodes de faiblesse s'expliquent souvent par un manque à gagner en matière de consommation. En revanche, les économistes de l'école autrichienne soutiennent que les fondements de la création de richesse résident dans la production, l'accumulation de capital et la préférence temporelle. Selon eux, les politiques qui stimulent la consommation par l'expansion du crédit peuvent soutenir la demande à*

court terme, mais elles risquent de fausser l'investissement, d'affaiblir les fondements productifs de l'économie et, en fin de compte, d'éroder le lien entre les valorisations financières et la productivité économique réelle.

ÉTIQUETTES DE L'ARTICLE:

Analyse L'UE ÉTATS-UNIS